

## « Obama contre Cheney, centre contre droite »

Le président Barack Obama a donné le 21 mai 2009 un grand discours pour décrire les orientations de son administration en matière de sécurité nationale. Dans les minutes qui suivirent cette intervention, l'ancien vice-président Richard Cheney a donné un grand discours qui s'attachait fondamentalement à dénoncer les positions d'Obama sur les questions de sécurité nationale. Cette paire de discours a fait l'objet d'une large couverture par la presse américaine qui les a désignés en termes de conflit fondamental de valeurs.

Dans son discours, Obama a exposé ce qu'il a présenté comme une position centriste « nuancée » (ou « équilibrée ») sur presque toutes les questions les plus controversées : fermeture de la prison de Guantánamo, utilisation des simulacres de noyade (*waterboarding*) et autres « procédures d'interrogatoire poussé » sur des prisonniers, mais aussi degré de transparence des décisions actuelles et passées concernant le traitement des personnes emprisonnées. Cheney accusa, en gros, Obama de mettre en danger la sécurité nationale par ses prises de position centristes. Cela en dépit du fait, ce que beaucoup de commentateurs n'ont pas manqué de noter et ce qu'Obama fit lui-même quelques jours plus tard, que les prises de positions d'Obama étaient proches de celles que son prédécesseur, le président Bush, avaient embrassées au cours de ses deux dernières années de pouvoir.

Que s'est-il passé alors ? Obama et Cheney sont deux personnes extrêmement intelligentes et des acteurs politiques extrêmement sophistiqués. Ils savaient tous deux exactement ce qu'ils étaient en train de faire. La politique, comme on dit familièrement, est un jeu rude. Les hommes politiques agissent normalement avec deux considérations à l'esprit : la recherche d'un soutien continu des électeurs pour les futures élections ; la réalisation d'objectifs politiques spécifiques. Je n'ai aucun doute qu'Obama comme Cheney avaient ces deux préoccupations jumelles en tête. L'un comme l'autre avait évidemment le sentiment que sa tactique était potentiellement gagnante. Pour comprendre ce qui s'est passé, il faut donc tenter de discerner comment chacun d'eux a analysé la situation politique.

Commençons par Obama, puisque c'est lui, évidemment, qui a dans l'immédiat le plus de pouvoir et d'autorité. Obama a gagné les élections grâce au soutien de quasiment tous les électeurs de gauche et d'une grande majorité des électeurs du centre. Il a gagné en raison de ses positions sur deux questions fondamentales. En 2007, la préoccupation première des électeurs américains était la guerre en Irak. Obama s'est présenté comme un farouche opposant à cette guerre. C'est sur ce sujet qu'il s'est gagné le soutien de la gauche. En 2008, la préoccupation principale des électeurs s'est déplacée vers la question de la grave crise économique. Obama s'est présenté comme celui qui pourrait tenir la barre d'une main ferme et conduire l'économie américaine (et mondiale) vers la reprise. C'est principalement cette question qui lui a attiré des soutiens au centre.

Depuis son élection, Obama a abordé les questions de politique étrangère/sécurité nationale et les questions économiques sur le même mode. Il a nommé des figures clés issues du centre qui ont recommandé des politiques centristes. Toutes ses grandes décisions respirent la prudence et l'engagement. Dans le champ des questions sociales (environnement, santé, éducation, travail), il n'a pas (ou peut-être pas encore) investi l'énergie politique nécessaire pour faire passer les lois qui rendraient possibles le grand changement social promis à ses partisans de gauche.

Obama semble penser que cette position globale lui fera gagner (et au parti démocrate) les élections pour le Congrès en 2010 puis sa propre réélection en 2012. Il compte sur ce qui semble être le désarroi des Républicains et une désaffection durable des électeurs centristes pour le parti républicain (principalement chez ceux qu'on appelle les républicains « modérés »). Dans cette perspective, les positions inlassablement d'extrême-droite de Cheney sont considérées comme un gros avantage pour Obama.

Pour ce qui est de la réalisation des objectifs politiques, Obama semble penser qu'il peut faire revenir progressivement la politique américaine de l'extrême-droite vers le centre ou même le centre-gauche, et ce dans tous les domaines. Il semble vouloir dire à ses électeurs et au monde : faites-moi confiance, revenez dans huit ans et jugez par vous-mêmes. Vous verrez que les choses ont changé (le mot d'ordre de sa campagne électorale). Ma tactique politique permettra d'obtenir le maximum de changement politique possible aux Etats-Unis en ce moment. Il semble aussi dire que pour réussir ces changements progressifs, il ne peut jamais se permettre d'être brusque dans ce qu'il entreprend car cela aboutirait alors à s'aliéner les électeurs centristes et, plus important encore, les législateurs démocrates centristes, sans le soutien desquels il ne peut atteindre ses objectifs graduels.

Cheney raisonne assez différemment. La première chose à remarquer, c'est que de 2001 à 2009 il fut rarement au premier plan dans le débat public. Les principales figures publiques de l'ère Bush furent Bush lui-même et Condoleezza Rice. (Certes, l'allié de Cheney, Donald Rumsfeld, fut aussi un ténor du régime, mais Bush le vira en 2007 en dépit des vociférations du vice-président contre cette décision.)

Cheney préféra œuvrer tranquillement dans les coulisses pour faire avancer très agressivement ses objectifs politiques. Ses opinions dominèrent largement l'administration Bush de 2001 à 2006. Lorsque les Républicains essuyèrent une grosse défaite aux élections législatives de 2006, Bush procéda à un changement de positionnement et autorisa Condoleezza Rice, appuyée par Robert Gates, à donner le rythme, suscitant dans l'ensemble la consternation et le dégoût de Cheney.

Depuis les élections de 2008, Bush comme Rice sont restés extrêmement discrets, délibérément. Il en est de même, à un degré remarquable, de John McCain, le candidat malheureux à la présidentielle. Cheney, à l'inverse, n'a eu de cesse d'intervenir publiquement. Il a endossé le rôle de ténor du parti républicain. Plus encore, il a appelé les pusillanimes à quitter les rangs républicains. Il a applaudi la décision du sénateur Arlen Specter de changer d'affiliation en passant de républicain à démocrate. Il a publiquement encouragé Colin Powell et même McCain à faire de même. George W. Bush sera peut-être le prochain sur la liste.

La plupart des commentateurs s'accordent à penser que, en agissant de la sorte, Cheney assure au parti républicain un déclin continu. Beaucoup de politiciens républicains, en particulier les « modérés », font valoir la même chose. Cheney ne s'en aperçoit-il pas ? Croire cela, c'est passer à côté de ce qui fait l'essence de sa stratégie politique.

Cheney a la conviction qu'il faut s'attendre dans les quatre à six années à venir à ce que les Républicains enregistrent de mauvais résultats aux élections. Il pense que la tâche la plus urgente consiste à empêcher la méthode graduelle d'Obama de fonctionner. Pour ce faire, pense-t-il, il faut transformer le débat américain en un débat entre le centre et une droite intraitable. Le raisonnement de Cheney est que, ce faisant, en hurlant le plus fort possible et de façon exagérée, il peut forcer les résultats politiques à devenir des compromis entre la position déjà centriste d'Obama et la sienne. Il pense que de cette façon, si l'on revient aux affaires en 2016 et que l'on regarde le résultat, les choses n'auront pas tant changé que cela. Il compte sur la probabilité qu'avec une victoire républicaine en 2016, le pays pourrait alors reprendre les chemins de l'ultra-droite que Cheney préconise depuis longtemps et qu'il a poussés pendant ses années à la vice-présidence.

Qui a raison ? La stratégie « gradualiste » d'Obama dépend du maintien de sa popularité. Et celle-ci dépend à son tour des guerres et de l'économie. Si la politique des Etats-Unis au Moyen-Orient commence à apparaître aux yeux du peuple américain comme un bourbier ingagnable, la gauche l'abandonnera. Et si les Etats-Unis et le monde s'enfoncent plus encore dans la dépression, en particulier si les chiffres du chômage augmentent considérablement, les électeurs centristes commenceront à le délaisser.

Ces deux issues négatives sont possibles, et même très possibles. Si l'une ou l'autre arrive, et particulièrement si les deux se produisent, toutes les politiques de changement social d'Obama tomberont à l'eau. Et Cheney aura gagné, haut la main. Bien entendu, il est également possible que sur le front du Moyen-Orient et sur le front économique, les résultats soient plus ambigus : ni un grand succès ni un désastre patent. Dans ce cas, on pourrait obtenir progressivement un changement social mais au mieux sur un mode édulcoré. Ceci parce qu'en se situant lui-même, par tactique, au centre plutôt qu'à gauche ou au moins au centre-gauche, Obama a renoncé au départ à une bonne partie des demandes.

La politique est un jeu rude. C'est aussi autre chose. Son proche conseiller politique, David Axelrod, a récemment reconnu quelques unes de ces éventualités d'issue négative. Il a confié au *New York Times* qu'Obama est « *prêt à prendre des risques avec le peuple américain* ». Et d'ajouter : « *je pense qu'il est aussi conscient que parfois vous dominez par vos arguments et parfois non* ». Et quand il lui a été suggéré que la patience des Américains puissent ne pas durer, il a admis : « *c'est possible. La politique est un jeu capricieux* ».

Par Immanuel Wallerstein